

# Bulletin de l'Institut

pour

## l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

---

COMMISSION HISTORIQUE DE LA ROUMANIE

## Chronique de l'expédition des Turcs en Morée

1715

Attribuée à Constantin Dioikétés et publiée par N. Iorga.  
Bucarest 1913.

---

A LA LIBRAIRIE C. SFETEA, BUCAREST

## Studii și Documente

Tomes XX et XXIII

Documents étrangers des archives de Königsberg, Danzig, Lemberg, München, Dresde, etc., concernant les pays roumains, publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction.

Prix : 15 fr.

par N. IORGA

# Buletinul Institutului

pentru

## studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA G. MURGOCI, V. PÎRVAN

---

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate : un an, 7 lei, un n-r 60 c.

---

Deposit la **Librăria C. Sfetea, București**

---

Pentru redacție a se adresa

**D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte**

---

COMISIA ISTORICĂ A ROMÂNIEI

---

## Cronica expediției Turcilor în Morea

1715

Atribuită lui Constantin Diichiti și publicată de N. Iorga.

București 1913.

---

## Studii și Documente

Vol. XX și XXIII, Documente străine.

Vol. XXI și XXII, Documente interne.

Un volum : 15 lei.

de N. IORGA.

---

# BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

## L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

### SOMMAIRE :

Ionescu Sachelarie: Poesia *pejorative* — Weinholfer: Apokaukos. — Risal: Salonique. — Giurescu: Tudose Dudău. — Român: Cadrilaterul — Christoff: Siègle d'Andrinople. — Bréhier: Art byzantin. — Lampros: Byzance et Charles VI. — Ursu: Moise-Vodă. — Pocitan: Biserica Basarabiei. — Jugie: Euthyme. — Murgoci et Papahagi: Turquie. — Crăniceanu: Armée roumaine. — „Knijina“ — Rohde: Balkankrieg. — Miller: Gattilusj. — Cayré: Joachim III. — Păclișanu: Evêché d'Alba-Iulia. — Voronca: Folklore. — Murgoci: Țara-Nouă. — Drakó: Chroniqueurs byzantins. — Angyal: Combat de Varna. — Liga Națională: Campagne de 1913. — Chronique: Discours de N. Iorga.

### Publications sur la ballade populaire roumaine<sup>1</sup>.

#### I.

Depuis l'apparition du recueil d'Jarnik et Bârseanu (*Doine și strigături din Ardeal*, Bucarest 1885; Kronstadt 1895; *Cinzeci de colinde*, Kronstadt 1890), de la grande collection de G. Dem. Teodorescu (*Poesii populare române*, Bucarest 1885) et des „Materialuri folkloristice“, d'une composition un peu bizarre, qu'éditait, en 1900, feu Gr. G. Tocilescu, le folklore poétique roumain ne peut citer que des publications de dimensions beaucoup plus restreintes, mais d'une exécution soignée. On a donné ainsi les poésies populaires recueillies par le grand poète Eminescu (éd. de la „Minerva“, Bucarest; l'indication de la place où a été recueillie chaque pièce manque malheureusement; la nouvelle édition des Oeuvres d'E. comprend aussi ces morceaux qui ne lui appartiennent pas en propre). M. N. Mateescu, professeur à Râmnicu-Vâlcei, nous a donné, en 1909 (*Balade*, Vălenii-de-Munte), quelques ballades originaires de la montagne d'Argeș; M. M. Daniel Ionescu et Alexandre I. Daniel ont rassemblé (*Culegere de descîntece din județul Romanși*; 1908; 2 vol.) des formules versifiées d'incantations. La partie la plus importante de ce travail d'un caractère scientifique plus prononcé revient à l'Académie Roumaine, dont on a les poésies populaires du Maramureș (Maramaros), dues au père Tit Bud (1908) et à M. Alexandre Țiplea („Annales“, XXVIII), puis les matériaux très riches et variés recueillis par l'instituteur Al. Vasiliu de Tă-tăruși (district de Suceava; nombreuses ballades, *Cîntece*, Bucarest 1909) et surtout au lieutenant Tudor Pamfil, auteur aussi de travaux très importants sur l'agriculture populaire et dernièrement sur l'industrie domestique<sup>2</sup>. A signaler aussi les quelques

<sup>1</sup> D. Ionescu Sachelarie, *Studii din poesia noastră poporand*, I, *Elementele grafice*, Bucarest 1913.

<sup>2</sup> *Industria casnică la Romîni*, 1910; *Agricultura la Romîni*, 1913 (en outre: *Serbătorile la Romîni*, 1910; *Cîntece de țară*; *Jocuri de copii*, „Annales“, XXVIII).

chants populaires du Bihor que nous envoyait M. Hetcou (*Poesia populară din Bihor*, 1912) et la brochure récente de M. M. Apostolescu (Craiova 1913; „Biblioteca folkloristică“). Outre les ballades et autres chants que donnent nos revues „Floarea Darurilor“, „Neamul Românesc pentru Popor“, „Neamul Românesc literar“ et „Drum Drept“, ainsi que nos calendriers de Văleni-de-Munte (celui de 1911 contient des ballades choisies), il faut mentionner les revues spéciales, „Ioan Creangă“ de Bârlad et „Ghiluşul“ de Craiova.

Sur la collection, absolument défectueuse, parue en 1910 chez la Maison Socec, avec le sous-titre : „din toate Ținuturile românești“ voy. nos observations dans le „Neamul Românesc literar“, I, p. 81 et suiv. Elle contient aussi des morceaux recueillis par M. Gustave Weigand : il faut les contrôler toujours.

Pour les danses nationales voy. *Colecție de dansuri* (sic) *naționale*, publiée par l'École Normale de Craiova (c'est-à-dire par Ștefan Popa et I. D. Ionescu).

Ce qui nous manque encore ce sont, outre les répertoires tant soit peu complets, les vues d'ensemble, les études scientifiques, les classements et les interprétations.

Dès l'année 1909, en analysant le contenu du volume de M. Al. Vasiliu, nous avons tâché („Neamul Românesc literar“, I, p. 340 et suiv.) de fixer les cycles épiques dans lesquels peuvent être assez aisément rangées toutes les ballades roumaines. Il fallait cependant élaguer ces récits en vers qui ne forment pas à proprement parler une ballade, mais plutôt des incidents dramatiques (le malade abandonné par son amante, la vieille mère qui cherche son fils par les chemins, le jeune villageois tué par les plaisirs des villes, le pauvre qui rivalise en largesses avec le riche, etc.).

Nous avons retrouvé ces cycles dans le recueil Mateescu (voy. Préface des „Balade“): ballade de Negru-Vodă, qui est Neagoe, le fondateur du monastère célèbre d'Argeș, et de Mircea Ciobanul („le Pâtre“), son successeur, ballade du monastère d'Argeș (d'après le modèle serbe de la ballade du pont de Scutari); ballade de Vartic — l'amant d'une princesse que le mari princier, toujours le grand Étienne, fait pendre —, ballade du „riche

---

Ils sont aussi d'un haut intérêt pour tous les peuples balkaniques par les schématismes graphiques des outils, aussi bien que par la nomenclature détaillée qu'ils donnent. Ils constituent un inventaire d'une extraordinaire richesse. Cf. aussi Pârvescu, *Hora din Cartal*, Bucarest 1908; N. Păsculescu, *Literatura populară românească*, Bucarest 1910.

Latin" (Ragusan), dont la fille a pour témoin de mariage un Iancu-Vodă (évidemment Hunyady; la mention d'un Marko, *Mărcușor*, montre encore mieux l'origine serbe); ballade de Miu, le haïdouk hongrois (original roumain, de la fin du XVI-e ou du commencement du XVII-e siècle); ballade de brigands: Corbea, que sa mère vient visiter dans la prison; ballade de Dragnea, ancien soldat du Sultan, qui abandonne sa fiancée (sujet impossible pour les circonstances politiques des principautés), ballade de Iovan Iorgovan, venue également d'outre-Danube; celle de Badiu, qui tue les Turcs venus pour ravir sa bien-aimée; celle du Dobroudschiote Tudor, qui paye le kharadsch aux Turcs; ballades des chefs de bande ayant des relations avec les Mocans, les pâtres roumains de Transylvanie (Potâncu, Gheorghită, Stanciul), enfin l'ancienne ballade au sujet mythologique, du Soleil qui poursuit sa sœur la Lune, dont il veut faire son épouse; ballade du serpent qui guette les voyageurs pour en faire ses esclaves.

Ces essais de classification furent ensuite poursuivis jusqu' en 1910, lorsque, à l'occasion des cours de vacances organisés à Vălenii-de-Munte, furent émises les idées qui se retrouvent plus tard dans l'étude sur la „Ballade populaire roumaine, son origine et ses cycles“ (tirage à part des „Cursurile de vară din Vălenii-de-Munte“, II-e année, 1909, Vălenii-de-Munte 1910). Nous avons tâché de démontrer que les ballades prirent naissance à l'occasion de ces banquets de victoire que mentionnent les annales moldaves du XV-e siècle; des sources étrangères parlent, au XVI-e et au XVII-e siècles, des chants guerriers que les *alătari*, les luthiers, „disaient“ à la suite de Michel-le-Brave, prince de Valachie, au moment où il faisait son entrée comme conquérant dans la capitale de la Transylvanie, en 1599, que les rhapsodes répétaient vers 1630 à la Cour du prince Léon, successeur de Michel, et que faisaient entendre peut-être sous les fenêtres des boïars aux fêtes de Noël les musiciens payés par les princes Basile Lupul et Mathieu Basarab vers 1650; à la même époque on chantait au milieu des troupes roumaines entrées de nouveau en Transylvanie la ballade de la „jeune fille qui a perdu ses chèvres dans la montagne“; le roi Jean Sobieski lui-même, lors de son séjour à Iassy, comme maître de la Moldavie, essaya de reproduire contre le prince moldave fuyard des rythmes héroïques; et enfin on pourrait trouver dans de pareils récits poé-

\*

tiques la source des anecdotes fabuleuses dont Jean Neculce fait précéder sa chronique.

Ces chants ont été modélés d'après ceux des Serbes, d'après le grand cycle héroïque du XIV<sup>e</sup> siècle, de Marko Kraliévitich<sup>1</sup>. Il faut se rappeler le grand rôle des „guzlars“ vagabonds qui traversaient les pays roumains et arrivaient aux châteaux des fastueux nobles de Pologne, aux camps des Cosaques pillards, pour rééditer ou acclimatiser leurs ballades, ainsi que la présence auprès des princes Neagoe de Valachie et Pierre Rareș de Moldavie de deux descendantes des Despotés serbes, Militza et Hélène. Les chants populaires des Albanais, qui se rattachent à Scanderbeg, à Lekh Doukachine, à Balaban, à Ali-beg, à Arianite Comnène, ne sont pas plus originaux en ce qui concerne la première inspiration.

C'est pourquoi les grandes figures de la ballade historique roumaine sont ce même Neagoe et Étienne (le Grand), père de Pierre Rareș. Rareș lui-même et son frère, le cruel Étienne-Ștefăniță, ont aussi leur place, ainsi que Mihnea le Renégat (Turcitul, Turcul), prince de Valachie, qui fait tuer le riche propriétaire de troupeaux Opișanul de Stoienești, et Michel-le-Brave, en tant qu'ennemi des boïars rebelles (exécution de Radu Calomfirescul, personnage historique).

Un autre cycle est celui qui s'occupe des longs combats sur le Pruth et le Bas-Danube contre les Tatars établis dans la Bessarabie méridionale, le Boudschak (type de Grue Grozovanul, qui tue le Khan lui-même). Un troisième est celui des brigands qui dépouillent les pâtres transylvains s'acheminant vers la steppe (type de Codreanu). Un quatrième réflète les relations des mêmes pâtres enrichis avec les Turcs, auxquels ils payent le „kharadsch“, même s'il faut vendre leurs femmes comme esclaves pour recueillir les aspres dûs à l'„Empereur“. Il faut distinguer de ces ballades celles qui sont originaires du Danube valaque: elles ont trait aux fréquents raptés des Turcs établis dans les châteaux de la rive droite. On a enfin ces ballades de brigands, qu'on „disait“ au fond des forêts, devant le régéal champêtre des „braves“: celles du Maramureș hongrois ont un type spécial,

---

<sup>1</sup> Cf. l'étude serbe de M. J. N. Tomitsch, dans le *Glas* de Belgrade, année 1910.

(on voit intervenir les soldats, les *catane* de l'Empereur). Sans compter Iovan Iorgovan, Sârb-Sărac („le pauvre Serbe“) et Novac, simples traductions des modèles d'outre-Danube.

Nous avons fait voir ces types dans une édition critique de ballades inédites, contenues dans notre calendrier du „Neamul Romănesc“, année 1911 (celui de l'année 1912 donne des chants de Nouvel An, des *colinde*, également inédites).

Depuis lors nous avons vérifié nos cycles sur le recueil de ballades recueillies en Serbie par MM. Vâlsan et Giuglea (*De la Romîniî din Serbia*, Bucarest 1913). Un certain nombre ont trait cependant à une vie locale absolument originale: ballade de pêcheurs, de haïdouks (Haïdouk-Véliko), etc. Les lignes générales de notre division se sont maintenues cependant.

## II.

M. Ionescu Sachelarie tâche de fixer les connaissances géographiques des rhapsodes, le territoire dont la mention se rencontre dans leurs chants.

Il lui a échappé que cette détermination a été déjà faite dans le „Neamul Romănesc literar“, I, p. 344 et suiv.<sup>1</sup>, sauf ces idées concernant la création, les astres, la terre, les saisons, l'air, les mois, les jours, la Mer, qui occupent une grande partie de cette étude de 48 pages in-8, idées qui nous paraissent moins intéressantes, vu surtout l'état chaotique dans lequel la plupart des chants nous ont été transmis et le but tout autre que l'information dans lequel ils ont été composés (il ne valait pas la peine de recueillir des expressions comme celle que „le ciel est beau“ ou bien que „la pensée seule peut en fournir la mesure“). Il s'agit plutôt d'astronomie populaire et de mythologie archaïque que de géographie dans ces fables et ces descriptions poétiques. Les inconséquences, les termes incohérents sont, du reste, tellement nombreux, qu'il est impossible d'atteindre à la précision scientifique. Pour arriver à une compréhension au moins partielle, il faudrait comparer ces légendes, ces efforts d'imagination

<sup>1</sup> Une variante de la *Miorița*, que nous jugeons de beaucoup supérieure, dans sa brièveté, à toutes les autres, se trouve dans notre „Neamul Romănesc literar“, année 1912. M. I. S. ne l'a pas remarquée non plus.

naïve aux éléments semblables dans la poésie populaire des nations voisines. Du reste, ce travail a été fait d'une manière infiniment plus large dans le premier volume de l'ouvrage, empreint de tendances malheureusement inadmissibles, de M-me Niculița-Voronca. Il aurait fallu aussi, pour pouvoir saisir le sens d'un passage, indiquer, non seulement le recueil dont il est tiré, mais aussi le morceau auquel il appartient.

Les mentions concernant le Danube (pp. 26-27) nous paraissent insuffisantes. Il fallait s'adresser surtout à la collection des chants populaires de Serbie due à MM. Vâlsan et Giuglea. Le rôle de la rivière de l'Olt et de celle du Pruth devait être aussi fixé d'une manière plus large (nous renvoyons à notre article cité ci-dessus, p. 345 et suiv.). La montagne est traitée d'une manière un peu superficielle, et le paragraphe concernant la forêt pouvait manquer complètement. L'ancien et célèbre recueil du poète Alecsandrine peut pas servir de base aux recherches, puisqu'il n'y a pas deux vers consécutifs qui n'aient subi des changements ou des interpolations: il faut rejeter certainement des expressions comme celle-ci: „vaî de neamul romănesc“, la „nation roumaine“ comme telle n'existant pas pour les rhapsodes (de même: „că sîntem de soiû romîn“, „romîn“ comme adjectif étant un néologisme au lieu de: romînesc, d'après le français: roumain). Le chapitre concernant la mention des villes est d'une utilité plus grande.

Quant aux pays voisins et à leurs villes principales, si Constantinople, la „cité impériale“, le Tzarigrad (on trouve aussi dans des documents vers 1600: „Constantinie“) se trouve souvent dans la bouche des chanteurs, le Bosphore n'existe que dans les interpolations d'Alecsandri. M. I. S. cite encore: Silistrie (Drăstor) Vidin (Diu), Oreva (Orechovo, Rahova), Nicopolis (Nicopù; dans les actes du XVII-e siècle: Nicopoia), Andrinople (Odriiu), Negotin (dans les ballades d'origine serbe), Belgrade (Beligrad), et, en Anatolie („Nadolia“), Jérusalem (Rusalim) et Bagdad. Le passage contre les Grecs reproduit à la p. 44 a été ajouté par Alecsandri. Si les Bulgares sont „rarement mentionnés et sans caractérisation aucune“ c'est que pour les poètes populaires aussi bien que pour les chroniqueurs et les rédacteurs d'actes officiels ils sont des „Serbes“ (Sârbî) comme les autres (l'ancien nom des Slaves: Șcheî, sing. Șchiaû, de: Sclavus; fém.: Șchiaucă



ou Şchiaie, qu'on rencontre dans les noms de localités et dans certains actes, manque dans les ballades). Les Tatars occupent en première ligne les chantres des légendes héroïques (pp. 45-46). Le „Romain“ (Rimlean) d'Alecsandri est l'œuvre de l'éditeur lui-même; le poète populaire ne parle jamais de ces ancêtres. Nous croyons que le Litean (Lithuanien) d'Alecsandri est un *Latin*, et il est certain que ces „Latins“ étaient surtout des Ragusans. Il fallait faire une place aux Russes aussi (voy. „N. R. L.“, I, p. 347) et aux „Nemţi“, aux Allemands.

N. Iorga.

\*

*Matthias Wellnhofer, Johannes Apokaukos, Metropolit von Naupaktos in Aetolien*; Freising 1913 (thèse de doctorat).

M. W. étudie, sur les matériaux contenus dans sa correspondance, publiée par Papadopoulos-Kérameus, Vassilievski, Lambros et Pétridès, la vie de ce conseiller des Despotes de l'Épire à l'époque de l'Empire latin de Constantinople.

C'est un travail sérieux, qui ajoute nombre de faits nouveaux et donne une interprétation intelligente du rôle de ce clerc actif et influent.

Imperiul latin de Constantinopol (1204-1261) decăzu răpede. Dintre vecinî, Grecii se aflău în plin avînt. Întrebarea era însă dacă conducerea o vor căpăta Împăraţii din Niceia sau Despoţii din Epir. La această rivalitate politică se asocia fireşte şi o rivalitate bisericească. Conducătorul pretenţiilor bisericeşti din despotatul Epirului, mai ales supt Teodor Comnenul, fu Ioan Apokaukos, Mitropolitul Naupactului. Asupra acestui personaj, până de curînd aproape necunoscut, se poate astăzi vorbi mai mult graţie corespondenţei sale publicată de A. Papadopulos-Kerameus, Vassilievski, Lambros şi Petrides. D. Matthias Wellnhofer, basat pe materialul publicat, a încercat o schiţare a vieţii şi rostului acestui prelat.

Născut probabil în Constantinopol c. 1155, Ioan Apokaukos, capătînd o solidă cultură teologică, juridică şi clasică în Capitala Imperiului, îşi începe cariera ca tînăr diacon în cancelaria unchiului său Manase, Mitropolitul Naupactului; apare la 1187 între notarii Patriarhiei, şi de sigur înainte de 1204 ajunge Mitropolit de Naupact (Lepanto). Cînd familia Angelos Dukas Kom-

nenos, după cucerirea din 1204, își întemeie centrul ei de operație în Epir, Naupactul trece în teritoriul acestui despotat. Supt întâiul Despot, Mihail Dukas († 1214), Apokaukos pare a nu fi jucat un rol de căpetenie, ajunge însă sfătuitorul și mâna dreaptă în afacerile bisericești supt fratele vitreg al lui Mihail, supt întreprinzătorul și furtunosul cuceritor Teodor Comnenul. Ca orice Bizantin din această vreme, el urăște cu toată tăria pe Latiniți cuceritori și se bucură de orice înfrângere a lor. După îndemnul lui, cucerește Teodor orașul Neopatrai și instalează aici un episcop ortodox în locul celui catolic. Victoriile lui Teodor sînt mered urmate de felicitările lui Apokaukos, care n'are alt ideal decît să vază Salonicul cucerit din mâna Latinilor, ca să poată călători în liniște la moaștele mucenicului Dimitrie. Apokaukos aprobă într'un sinod din Arta titlul de Împărat luat de Comnen după căderea Salonicului (1223), blamează pe arhiepiscopul Mesopotamit, care refusase încoronarea Despotului, săvîrșită, apoi, de bunul său prieten, Demetrios Chomatianos, ajuns arhiepiscop de Ohrida mai mult prin recomandarea și sprijinul său, după cum tot prin sprijinul său Bardanes ajunge Mitropolit de Kerkyra. Sprijinul mare însă îl dă Apokaukos în susținerea ideii de independență bisericească a Epirului față de pretențiile, întru cîtva justificate, ale Patriarhului din Niceia de a administra și Biserica din Despotat. Numirile de episcopi fără încuviințarea Patriarhului niceian sînt făcute de Despot în înțelegere cu Apokaukos; răspingerea invitării de a lua parte la sinodul de unire plănuit de Patriarh în 1219 este iarăși opera lui Apokaukos, și tot al lui, în sfîrșit, este răspunsul energic că, pe cîtă vreme puterea politică a Bizantinilor nu-î unită, despărțită trebuie să fie și puterea bisericească. În sfîrșit Apokaukos este sufletul protestului trimis Patriarhului Germanos II (1222-1240), căruia i se cere socoteală pentru respectarea titlului de Împărat luat de Comnenul. Lupta între cele două Biserici o va conduce după retragerea lui Apokaukos prietenul său arhiepiscopul Ohridei, Chomatianos.

Se pare că neașteptata catastrofă de la Clocotnița (1230), unde Teodor fu bătut și prins de Țarul Ioan Asan al II-lea, ar fi îndemnat pe Apokaukos să se retragă din demnitatea sa. Trăia ca simplu călugăr și în anul 1233.

Lucrarea d-lui W. este conștiincios făcută. Cuprinde multe în-

dreptări documentate la lucrările respective ale lui Miliarakis, W. Norden și A. Papadopoulos-Kerameus.

**Diaconul Nic. M. Popescu.**

\*

P. Risal, *La ville convoitée, Salonique*, Paris, Perrin, 1913.

Ce livre, sans préface, ni introduction, et dont l'auteur ne s'attribue aucun titre, est un des meilleurs ouvrages qui aient été écrits dans les derniers temps sur le passé ou le présent de la Péninsule Balcanique. L'histoire de Salonique est traitée avec la précision de détail d'un érudit et avec la largeur de vues d'un penseur. Le style mouvementé et plein de couleur annonce un historien très distingué, dont, certainement, on entendra encore parler. Une puissante impression de vie se dégage de chaque page, et il est vraiment peu ordinaire de voir quelqu'un traiter avec la même élasticité d'esprit et la même assurance la vengeance de l'Empereur Théodose et la révolution des Jeunes Turcs.

En ce qui concerne les origines osmanes, il y aurait quelque chose à redire. Les conquérants du XIV<sup>e</sup> siècle n'étaient pas des Seldjoukides à proprement parler, ni des néophytes de l'Islam. Ce n'est pas le procès Dreyfus qui détermina l'apparition d'une feuille roumaine à Salonique, et les efforts de ces „Valaques“ que M. R. se donne la peine d'ironiser, ont leur légitimation, très respectable. La couleur ne demande pas en même temps des lignes caricaturales. Les Juifs „saloniciens“ n'ont été guère l'élément „latin“, d'une énergie incomparable, que veut bien nous présenter l'auteur: ils n'ont jamais fait que le petit commerce sans envergure et sans horizon. L'idée de M. R. que, vu l'étroitesse des conceptions scientifiques dans les Balcans et le parti-pris des universitaires de la Péninsule, Salonique, grâce à sa vieille juiverie espagnole, pourrait donner à tous la grande Université internationale, capable d'efforts enthousiastes vers la science sérieuse et unique, est plutôt bizarre.

Un chapitre sur l'Église de Salonique était absolument nécessaire, même dans un ouvrage destiné au grand public. Et enfin on voit trop peu l'activité des étrangers venus d'Occident, la formation et le développement de leurs consulats.

Des lignes plus précises et quelques pages de bibliographie au moins auraient été bien désirables.

**N. Iorga.**

\*

Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks, a survey of ancient history and archaeology on the north coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus*, Cambridge 1913.

M. M. traite le problème ethnographique des Scythes dans toute son étendue, des Carpathes au Volga, — la steppe entière de l'Europe Orientale, qu'il décrit minutieusement. Un chapitre renseigne sur la géographie ancienne de cette vaste région. L'auteur admet (p. 28) les équivalences Porata-Prut et aussi Ordessus-Argeş (pourquoi „Ardzhish“ ?), Maris-Murăş (Maros), Araris-Buzău (p. 117: „Buzeo“). Il étudie les Scythes dans tous les historiens et géographes de l'antiquité. Il rapproche les représentations des Scythes dans les monuments persans, chinois et grecs, monnaies, vases, bijoux, etc. L'art „scythe“ est soumis à une étroite analyse. Il met en doute le récit de la mort de Cyrus par les Scythes (p. 117). Quant à ce qui concerne l'expédition de Darius (M. M. rappelle la théorie de M. Bury, d'après lequel le „roi aurait cherché l'or de la Transylvanie), son avis serait que ce fut un coup manqué contre les barbares : il nous semble au contraire que l'intention de Darius était, avant tout, de rendre inoffensifs les peuples de la steppe, que ses prédécesseurs avaient attaqués déjà du côté de l'Asie (p. 117). Il constate que les Sarmates représentaient „presque le même groupe de tribus qui avait reconnu la domination des Scythes“, sous des chefs huniques ou iraniens (p. 119). Nous avons déjà fixé depuis longtemps (*Chestiunea Dunării*, p. 18) qu'il s'agit seulement, dans un cas et dans l'autre, d'associations touraniennes appartenant à des chefs de sang iranien. Quant à l'art populaire, il présente, bien entendu, des types spéciaux, qui n'ont pas survécu en Europe à d'autres influences; la tendance caricaturale est parfois évidente. On n'arrivera pas facilement à en fixer les origines et les attaches. Un grand nombre d'objets est empreint d'un caractère hellénique évident. Il aurait fallu fixer la relation entre cette orfèvrerie, admirablement développée, et celle du Trésor de Pietroasa, attribué aux Visigoths sur la base d'une inscription jusqu'ici interprétée seulement d'une manière qui prête aux doutes. A signaler le paragraphe, plein de choses nouvelles, concernant Tyras (pp. 445-447 ; cf. planche I).

C'est un riche répertoire de matériaux empruntés surtout aux nombreuses sources russes, difficilement utilisables. N. Iorga.

\*

C. Giurescu, *Izvoadele lui Tudosie Dubău, Miron Logofătul și Vasile Damian* (extrait du „Buletinul Comisiunii Istorice a României“, I).

M. Giurescu publie à nouveau, d'après deux manuscrits, les notes de chronique moldave de 1661 à 1694, dues au secrétaire du logothète Dubău; il y ajoute la biographie minutieuse de ce boïar et de Basile Damian, auquel on attribue des notices semblables, qui n'ont pas été encore retrouvées. Il étudie le passage attribué au „logothète Miron“ (Costin), dans la chronique qui avait été publiée par Kogălniceanu sous le nom de son fils, Nicolas Costin, et, réfutant, avec des arguments qui ne sont pas cependant du meilleur aloi, nos arguments, il cherche à montrer qu'il ne s'agit pas d'une œuvre de Miron Costin.

Ce qui paraîtrait ressortir de certain de cette étude, grâce à une découverte faite dans les mss., c'est que la partie préliminaire du corps de chroniques qui porte le nom de Nicolas Costin est bien d'un autre : en effet un renvoi, dans le récit du règne de Nicolas Mavrocordat, a cette teneur: „ainsi que l'aura montré plus abondamment celui qui aura décrit le règne de Michel Racoviță“. Ce n'est donc pas Costin qui a écrit l'histoire de ce règne. Ou bien aussi il soupçonnait qu'il y en avait une autre, spéciale, plus étendue et qu'il n'a pas comprise dans son recueil.

I.

\*

*Cadrilaterul bulgar*, de un Român; 195 pp., in-4, avec 14 cartes coloriées. Bucarest 1912.

Étude de statistique comparée.

Autorul anonim dă o serie de tabele, luate după statisticile bulgărești de la 1905 și 1910, asupra vechilor județe Rusciuc, Șumla, Varna, care constituiañ Cadrilaterul bulgar. Lucrarea are o descriere a orografieï, hidrografieï, precum și câteva indicații, insuficiente, asupra climei. Expune însă în tabele interesante—pe unele locuri cu regretabile greșeli de tipar—statistica populației, clădirilor, animalelor, a produselor agricole, etc. În genere, interesante, dar lipsite de orice comentarii. Are un capitol mai util despre instrucția publică, unde se arată numărul școlilor, corpul profesoral și proporția analfabeților : erau 72% analfabeți în 1905, iar numai din Bulgari, 68%.

Se mai dau tabele de căi de comunicație, spitale, stabilimente

industriale, etc. Se termină cu articole resumative și descriptive asupra celor trei județe, unde sînt tot date vechi, conform tabelelor statistice. Hărți interesante sînt : a răspîndirii Romînilor și cea culturală și economică a Cadrilaterului, cum și a densității și populației. Hărțile trebuiesc deci completate cu ultimele date statistice de către cetitor.

G. Murgoci.

\*

R. P. Paul Christoff, *Journal du siège d'Andrinople, notes quotidiennes d'un assiégé*; Paris, Charles-Lavauzelle, 1914.

Ce récit, dû à un religieux catholique, d'origine bulgare, mais totalement dénué de préjugés nationaux, sinon de parti-pris confessionnel, est le plus précieux des documents publiés jusqu'ici sur le drame d'Andrinople, sans en excepter celui, si utile cependant, de M. Cirilli. Il contient le plus grand nombre de faits, pour la plupart authentiques, des renseignements militaires que l'auteur a pu se procurer aussi bien par son point d'observation, à Caragatsch, que par ses relations avec le monde consulaire et les médecins-majors turcs, dont l'ambulance était établie dans le bâtiment des Pères, des notes prises, avec un talent d'observation remarquable, sur le vif et un certain nombre de documents officiels. La rédaction est soignée, le style d'une très belle allure : un noble sentiment de pitié chrétienne anime ce petit ouvrage qui mériterait d'avoir un plus large succès que celui auprès des lecteurs militaires et des historiens en quête de matériaux.

N. Iorga.

\*

L. Bréhier, *Une nouvelle théorie de l'art byzantin* (dans le „Journal des savants“, XII, 1). Il s'agit de l'hypothèse de M. Théodore Schmitt, exposée dans le „Vestnik Evropii“ d'octobre 1912, d'après lequel la „renaissance“ artistique à l'époque des Paléologue (Kahrié-Dschami, Mistra) ne serait qu'une contamination entre le vieil art religieux d'origine orientale et l'art profane qui continue l'hellénisme : la double perspective en serait la preuve. D'après M. Br. les courants opposés seraient : celui des lettrés et celui du peuple ; „il se peut“ seulement que leur mélange ait produit l'art complexe, aussi en ce qui concerne la technique, du XV-e siècle. Il conteste aussi que dès le VI-e siècle Byzance se serait reprise contre l'influence jusqu' alors envahis-

sante de l'Orient (inspiration arabe] de Théophile) et signale l'influence réhellénisante de l'humanisme du XI-e. Il faut se rappeler aussi peut-être la pénétration occidentale commencée déjà sous les derniers Comnène.

N. Iorga.

\*

Spir. P. Lampros, Ἰωάννου ε΄ Παλαιολόγου ἐκχώρησις τῶν ἐπὶ τῆς βυζαντιακῆς αὐτοκρατορίας δικαιωμάτων εἰς τὸν βασιλέα τῆς Γαλλίας Κάρολον (dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, tome X, n-o 3).

M. Lampros publie, d'après une copie communiquée par M. William Miller, l'acte conservé aux Archives de la Côte-d'or à Dijon, par lequel l'empereur-vicaire Jean VII cède, le 15 août 1397, à Métélin, par le moyen de François Gattiluso, au roi de France Charles VI, représenté par Jean de Nevers, prisonnier des Turcs après la bataille de Nicopolis, tous ses droits à la couronne byzantine et à la possession des régions orientales en échange pour une rente héréditaire de 25.000 florins d'or et pour la donation d'un château de refuge en France. Dans la notice érudite qui accompagne le document, M. L. rappelle la cession analogue faite par André Paléologue, qui n'était cependant qu'un pauvre exilé, dénué d'appui, à Charles VIII et aux rois catholiques de l'Espagne. La localité de „Saura“ dont sont datées les pleins-pouvoirs de Gattiluso pourrait bien être une Λαύρα. N. I.

\*

I. Ursu, *Din influențele politice europene asupra istoriei noastre (Moise-Vodă, 1529 Martie—1530 August)*, Bucarest 1914 (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“; résumé français dans le „Bulletin de l'Académie“).

Étude, fondée sur des actes de provenance autrichienne, des relations entre Ferdinand I, roi de Hongrie, et son concurrent Jean Zápolya, d'un côté, et, de l'autre, Moïse, prince de Valachie, bientôt chassé de son pays par un prétendant et ensuite tué dans le combat qu'il livra, après son retour, à ce rival. M. U. donne aussi quelques nouveaux documents tirés des archives de Vienne.

I.

\*

Economul Vasile Pocitan, *Biserica românească din Basarabia*, Bucarest 1914.

Très bonne étude, parfois détaillée, des phases par lesquelles

dut passer, au point de vue hiérarchique et national, l'Église de la Bessarabie moldave, annexée par la Russie en 1912 et russifiée seulement en ce qui concerne la couche sociale supérieure des villes. On y trouvera une très bonne biographie de l'exarque Gabriel Bănulescu-Bodoni, avec nombre de faits nouveaux empruntés à des sources russes, ainsi que des notes sur tous ses successeurs dans le Siègne épiscopal de Kichéniew (Chişinău). Les sources roumaines ont été attentivement dépouillées. N.

\*

M. Jugie, *La vie et les oeuvres d'Euthyme, patriarche de Constantinople: I, Vie d'Euthyme* (dans les „Échos d'Orient“, 16-me année, n-o 102). Il s'agit du contemporain, du „basilopater“ de l'empereur Léon le Sage. La „Vita Euthymii“, publiée en 1888 par M. de Boor, en fournit les matériaux. On assiste au „scandale byzantin“ du quatrième mariage de Léon, qui provoqua la résistance temporaire du Patriarche. Intéressant aussi pour les origines du grand monastère de Stoudion. N.

\*

G. Murgoci și Pericle Papahagi, *Turcia cu privire specială asupra Macedoniei*. Bucarest 1911.

Brève description géographique de l'ancienne Turquie européenne faite à l'occasion d'une excursion entreprise en 1911. Description spéciale des Aroumains ; leur nombre est fixé à 750.000 pour la Macédoine, l'Albanie et la Grèce. Liste des écoles roumaines qui fonctionnaient à cette date. C.

\*

Général Gr. Crăiniceanu, *Armata în 1913*, Bucarest 1914.

L'ancien ministre de la guerre de Roumanie récapitule les services rendus par lui-même à l'armée, dont il analyse les transformations avant la récente action en Bulgarie. H.

\*

*Knijina* (Les Lettres), rédacteurs L. Ilew et G. Coew, Sofia 1913, n-o de nov.-déc. „Bibliographie balkanique“, mais surtout bulgare, contenant aussi les articles de revues et de journaux. Bien qu'il soit question aussi de „Balkanica“, les livres publiés dans les autres pays du Sud-Est européen manquent. B.

\*

Hans Rohde, *Operationen an den Dardanellen im Balkankriege 1912-3*, Berlin 1914.

L'auteur, admis dans l'armée ottomane dès 1910, vint de Haïfa



pour prendre part aux combats de Tschataldscha et enfin aux opérations de Boulaïr. Notes intéressantes sur l'enthousiasme des Arabes, p. 21. L'auteur finit par des observations de caractère militaire. N. I.

\*

W. Miller, *The Gattilusj of Lesbos (1355-1462)* („Byzantinische Zeitschrift“, XXII, cahier 3-4). Histoire complète et très circonstanciée de la domination des Gattilusii à Lesbos et Énos jusqu'à la conquête turque. I.

\*

F. Cayré, *Joachim III, patriarche de Constantinople* (dans les „Échos d'Orient“, 16-e année, n-o 102). Fin de cette étude arrivant à la conclusion que Joachim, mort dernièrement, était „un idéaliste au sens péjoratif du mot“.

\*

Z. Păclișanu, *Residat-ă Vlădică romini în Alba-Iulia înainte de Mihai Viteazul* („Cultura Creștină“, IV, 3).

Il s'agit de la question controversée si avant Michel le-Brave des évêques roumains ont résidé dans l'ancienne Capitale de la Transylvanie. Le Père Possevino l'affirme dans un ouvrage écrit en 1584. Mais il s'agit d'un séjour passager, et non d'une vraie résidence, comme pour les évêques de Deés et de Somlyó. I.

\*

Elena Niculiță Voronca, *Studii în folclor*, II, Czernowitz 1912-3; XVI+464 pp. Laborieuse, mais vaine tentative d'expliquer le fond du folklore roumain par la „Symbolique“ de Kreutzer. Bonne table alphabétique du contenu. Nombreuses citations de textes poétiques.

\*

G. Murgoci, *Țara Nouă (Dobrogea Sudică și Deliormanul)*, Bucarest 1913. Description du territoire annexé à la Roumanie par le traité de Bucarest, territoire que l'auteur a visité lui-même.

Autorul, care a vizitat întreg teritoriul cel nou pentru studiile sale geologice, a lăsat la o parte toate impresiile și peripețiile de călătorie într-o țară nouă și a dat numai date controlate asupra țerii și poporului și o descriere geografică succintă. Lucrarea are caracterul în genere informator, dar cuprinde și părți originale, cum de ex.: capitolul despre tendința Românilor spre Mare, explicată prin avuția în sare și transhumanță; geologia noii regiuni și în special notele asupra solurilor arabile; o sistematizare, cu numiri noi, a văilor și cursurilor de apă, a vegetației și climei, etc. Tabelele statistice de populația și avuția regiunii sînt luate și recalculat după „Cadrilaterul bulgar de un Român“. E. Constantinescu.

Eugen Drakó, *Die letzten Geschichtsschreiber von Byzanz* (dans l'„Ungarische Rundschau“ Janvier 1913). Quelques pages, d'une originalité douteuse, sur les derniers chroniqueurs byzantins.

\*

David Angyal, *Die diplomatische Vorbereitung der Schlacht von Varna* (dans l'„Ungarische Rundschau“, *ibid.*). Réponse, basée sur les documents vénitiens, à la conception polonaise des causes de la guerre de 1444.

\*

*Liga Națională. Campania din 1913.* Bucarest 1913.

Rapports de la 2-ème section d'aviation militaire pendant la campagne des Roumains en Bulgarie. Nombreux plans, d'une exécution très soignée.

\*

L. Arnaud, *Néo-martyrs orthodoxes: Michel d'Athènes et Angélis d'Argos* (dans les „Échos d'Orient“, 16-me année, n-º 102). Il s'agit de saints du XVIII-e siècle.

---

## CHRONIQUE.

---

### Inauguration de l'Institut. Discours du professeur N. Iorga (24 janvier n. st.).

Les études d'histoire comparée et surtout d'histoire comparée de la civilisation, les recherches des liens qui ont existé entre les différents peuples, leur activité culturelle et leur développement politique, non moins que la connaissance plus approfondie de l'ethnographie, conçue autrement que dans le sens de l'anthropologie, des coutumes populaires et du folklore, l'établissement des lignes générales d'une anthropo-géographie qui comprend aussi la vie humaine sous tous ses rapports dans ses relations avec le territoire et le climat, enfin les intuitions heureuses de la „Völkerpsychologie“, qui en est cependant encore à ses premiers essais, rendent possible aujourd'hui une toute autre base et ouvrent un tout autre horizon pour celui qui envisage l'histoire des grandes unités territoriales, des races dans le plus large sens du mot, des grands courants de civilisation et de l'état d'âme qu'elles créent, des formes sociales durables qu'elles arrivent à cristalliser.

A notre point de vue on devra tenir compte toujours plus des grandes unités territoriales dans cette région du Sud-Est de l'Europe, où nos délimitations tachées de sang laissent des traces tellement insignifiantes et passagères, de la grande unité de race des ancêtres communs, Thraces et Illyriens, plus vivants qu'on ne le croirait, de la résistance opiniâtre de ces formes politiques et sociales qui, pour avoir été appelées au cours des âges grecques, bulgares, serbes, roumaines, turques, n'en ont pas été moins romaines, du caractère commun de toutes les grandes influences, occidentales, orientales, septentrionales, de race, de domination, de religion, que nous avons subies.

Par cet élargissement du champ des recherches, par cet établissement de leur base immuable on se rapprochera nécessairement entre peuples d'abord, entre États ensuite. Chacun apportera sa part dans ses recherches qui ne sont pas internationales puisqu'elles touchent seulement ceux qui viennent de fondements nationaux, de superpositions nationales communes, et chacun profitera de l'apport provenant des autres, qui ne sont pas seulement des voisins.

On reconnaîtra certainement de plus en plus que les accidents dramatiques de l'histoire. parfois des simples faits-divers, parfois des manifestations caractéristiques de facteurs intérieurs beaucoup plus importants, n'ont pas en première ligne le droit à l'attention du chercheur scientifique. Ce qui passionnera nos successeurs dans le domaine des recherches ce seront avant tout les problèmes concernant les territoires, les races et les civilisations. Ils admettront comme une loi que ce qui détermine absolument l'histoire „pragmatique“ ce sont les fatalités géographiques, l'esprit des races, la persistance des formes de civilisation.

Les noms distinctifs perdront leur importance et les frontières politiques seront appréciées à leur juste prix ; à travers les modes auxquelles se soumettent les classes supérieures on apercevra les civilisations anciennes, d'une force de résistance pareille aux vieilles roches surgissant à travers les sédiments passagers laissés par les conflits du globe. On s'appuiera toujours sur ce qui est primitif, fondamental, fatal, nécessaire pour comprendre, pour expliquer.

Pour entreprendre cette œuvre qui n'empêchera sans doute

personne d'aimer sa nation de toute son âme et de la servir de toutes ses forces, il ne suffit pas seulement qu'une conviction scientifique s'impose; il faut quelque chose de plus: qu'une initiative survienne. Elle ne serait pas acceptée de la part des peuples balcaniques, que divisent encore de longues antipathies, des conflits séculaires que les derniers événements n'ont fait que soulever d'une manière plus violente,—en attendant l'époque, qui n'est pas si lointaine, où on aura d'une manière plus vive la conscience de tout qui nous unit.

La Roumanie a une situation particulière, due au passé du peuple roumain qui est sensiblement différent de celui de ses voisins du Sud. Les États de la Valachie et de la Moldavie n'ont été consolidés qu'au moment où les Tzarats slaves des Balcans, en pleine décadence, s'approchaient de leur fin, et ils étaient séparés de Byzance, héritière de Rome orientale, par tout le territoire politique de ces Slaves du Sud, auxquels nous étions liés par de profondes influences ethniques que nous avons subies avant la formation définitive de notre nationalité même. Il ne pouvait donc pas y avoir entre Valaques et Moldaves, d'un côté, entre Slaves et Byzantins, de l'autre, de ces conflits violents et répétés créant des traditions d'hostilité qu'il sera bien difficile de faire disparaître. Une seule fois, à Velboujd-Kustendil, en 1330, le prince d'Argeș prit part, du côté des Bulgares, à une querelle chrétienne d'outre-Danube. Dorénavant, jusqu'à la conquête ottomane, il n'y eut que des relations de famille avec toutes les Maisons régnantes de la Péninsule et le concours permanent et dévoué que nos Voévodes accordèrent à la cause chrétienne contre les Turcs, à la cause catholique contre les Magyars. Il y eut un temps où la Valachie de Mircea l'Ancien fut un facteur décisif dans la vie du nouvel État ottoman lui-même, et le souvenir de l'„autocrate“ valaque est inséparable de celui du noble et chevaleresque fils de Baïézid Ildirim, Mousa, le doux ami des chrétiens.

Puis, après la catastrophe du monde byzantin et slave, les principautés gardèrent leur autonomie. Ce qui signifie que sur la rive gauche du Danube il n'y aura pas de ces migrations, de ces transpositions ethniques, de ces mélanges de race, de ces colonisations forcées, de cette concurrence acharnée entre les Églises et les nations qui créa pendant les quelques centaines

d'années de la domination ottomane ces antagonismes naturels que tant d'efforts s'évertuent aujourd'hui vainement à faire disparaître, ces problèmes ardues dont les penseurs pas plus que les diplomates n'arrivent à trouver la solution et qui sembleraient ne pouvoir disparaître que par la destruction des moins forts, des moins civilisés, abominable moyen d'écartier les compétitions nationales sur le même territoire. Les Roumains, restés seuls entre les limites historiques de leurs États, ne durent combattre et n'arrivèrent à haïr pas un de leurs voisins, qui étaient sous tant de rapports leurs congénères aussi.

Mais ils les connurent tous : par les nobles, les clercs, les lettrés qui cherchèrent un refuge sur cette terre d'autonomie chrétienne, par les soldats qui se présentèrent pour servir sous les seuls drapeaux que couronnait la croix orthodoxe, par les évêques en quête d'aumônes et d'appui, par les moines errants qui durent à la largesse des princes roumains la conservation de leurs monastères, berceau de la nouvelle culture chrétienne en Orient, par les innombrables marchands gréco-slaves, albanais, dont la fortune créa des fondations qui existent encore, par les maîtres d'école grecs et „mésio-daces“ qui fonctionnèrent dans les établissements de Bucarest et de Iassy, par les Phanariotes qui apprirent sur le Danube cet art politique dont la nouvelle Hellade profita, par les initiateurs des mouvements libérateurs, un Rhigas, un Carageorge, un Miloch, un Dosithée Obradovitsch, un Sophronius de Vratza, un Pierre Bérovitsch, un Christo Botev, un Rakovski, qui partirent, le livre ou l'épée à la main, de ce sol roumain, abri de tous ceux qui souffraient pour la cause juste de leur nation. Et, lorsque les sacrifices des Roumains entretenaient ou relevaient, du Mont Sinai aux îles de l'Archipel, à la Morée, à l'Épire, à la Sirmie, monastères et églises, lorsqu'ils donnaient les premières écoles aux chrétiens de toutes les races, lorsqu'ils faisaient espérer, par l'intervention d'un Michel-le-Brave, d'un Mathieu Basarab, la liberté politique, lorsque les livres imprimés à l'usage des ces „frères“ pénétraient dans le monde slave et grec aussi bien que dans celui de la Géorgie, de la Syrie, il était naturel que, du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces protecteurs infatigables, ces larges donateurs, ces patrons influents fussent salués par le nom sacré des anciens βασιλεις, des empereurs d'Orient.

Fixés dans le voisinage immédiat de l'Occident, liés par la parenté la plus étroite avec les autres nations latines, les Roumains ont eu l'occasion de maintenir cet esprit européen qui est fait de tolérance, de justice et d'humanité : ils n'ont jamais cessé d'en être les prédicateurs en Orient. Et, en même temps, c'est sur leur terre que cet esprit de l'Europe réuni aux traditions vénérables de l'Orient porta ses premiers fruits : une civilisation artistique originale qui commence à être appréciée à sa juste valeur par des savants de la réputation d'un Strzygowski.

Pays d'une grande richesse naturelle, disposant d'une organisation séculaire, qui pendant cinq cents ans ne fut jamais interrompue, fût-ce même un seul moment, servi par une classe dominante formée par une longue expérience et par une tradition culturelle qui s'est toujours retrouvée, par dessus les erreurs passagères, la Roumanie peut seule se consacrer à une œuvre de rapprochement par la science dans laquelle elle ne réclame qu'une chose : l'initiative.

\*

#### Télégrammes expédiés à cette occasion.

*M. S. Regelui Romăniei.*

Inaugurînd institutul de studii sudost-europene în momentul cînd un act de curtenie care trezește simpatiile poporului nostru întărește încă mai mult legăturile Romăniei cu o lume asupra căreia a exercitat veacuri întregi o așa de adîncă influență, salutăm cu venerație în Maiestatea Voastră pe aducătorul de pace, pe reprezentantul creștineștii idei de frăție, pe vrednicul urmaș al lui Neagoe Basarab, lui Vasile Lupu, lui Brîncoveanu, imperiali patroni, prin cultură, ai Răsăritului, și-I cerem cu încredere puternic sprijin pentru opera de civilizație și înfrățire pe care o începem.

*N. Iorga, G. Murgoci.*

\*

*A LL. MM. les Rois de Bulgarie, Grèce, Serbie et Monténégro.*

Les fondateurs de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, s'empresant de communiquer respectueusement à Votre Majesté l'inauguration de ce centre de recherches destinées

a rapprocher des peuples si intimement liés dans leurs passé, La prient de vouloir bien accorder à cette oeuvre Son puissant appui moral.

*N. Iorga, G. Murgoci.*

\*

*A. S. A. R. le Prince Georges de Grèce.*

Les fondateurs de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, saluant le passage de V. A. Royale, représentant d'une nation liée pendant des siècles de la manière la plus intime à l'autonomie de notre vie politique et à notre vie culturelle entière, La prient de vouloir bien accorder à cette oeuvre l'appui scientifique et le sympathique concours dont elle a besoin en Grèce.

*N. Iorga, G. Murgoci.*

#### Réponses reçues.

De S. M. le roi de Roumanie:

*„D-lui profesor N. Iorga, București.*

*Maiestatea Sa Regele a primit cu o vie satisfacție telegrama d-voastră și vă mulțamește pentru sentimentele ce-î exprimați.*

*General adj., Mavrocordat.*“

\*

De S. M. le roi de Bulgarie:

*„Messieurs les professeurs N. Iorga et G. Murgoci, Bucarest.*

*Très sensible à l'aimable dépêche par laquelle vous me faites part de l'inauguration de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, j'envoie aux éminents initiateurs de cette belle oeuvre les voeux les plus sincères pour qu'elle atteigne le noble but qui a présidé à sa fondation et les assure de l'intérêt sympathique avec lequel je suivrai leurs efforts.*

*Ferdinand.*“

\*

De S. M. le roi de Serbie:

*„Monsieur Iorga, professeur universitaire, Bucarest.*

*C'est avec plaisir que j'appris inauguration Institut pour étude Europe sud-orientale et en félicitant les fondateurs je leur souhaite plein succès dans l'oeuvre si utile. Pierre.*“

\*

De S. M. le roi du Monténégro :

„M. le professeur Iorga, Bucarest.

*En vous remerciant de la communication sur la fondation de l'Institut pour l'étude de l'Europe orientale, je vous souhaite vivement, ainsi qu'à vos distingués collègues, une bonne réussite dans votre entreprise utile aux peuples liés par une communauté d'intérêts et la mission identique culturelle qu'ils sont appelés à accomplir dans cette partie de l'Europe.*

Nicolas.“

\*

De S. A. R. le prince George de Grèce:

*Messieurs N. Iorga, G. Murgoci, fondateurs de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale.*

*Je vous remercie cordialement pour vos bonnes paroles et c'est de grand coeur que je vous offre mon appui moral pour votre oeuvre scientifique intéressant nos deux nations amies.*

Georges, duc de Sparte.

\*

„LEGAZIONE D'ITALIA.

Bucarest, il 24 gennaio 1914 (6 febbraio).

N-0 289.

Chiarissimo signor professore,

*L'invito ad intervenire alla seduta inaugurale dello Istituto di studi intorno all' Europa ostro-orientale, benchè datato dal 21 gennaio (3 febbraio), mi è pervenuto solamente oggi nel pomeriggio, troppo tardi, quindi, perchè io potessi intervenire alla seduta stessa.*

*Prego, perciò, la S. V. di voler gradire ed esprimere ai suoi colleghi, insieme alle mie scuse ed ai vivi miei ringraziamenti pel cortese invito, i voti calorosi e sinceri che formo per l'avvenire della nuova istituzione, destinata a rendere utili servizi così nel campo letterario e scientifico, come, almeno indirettamente, in quello economico.*

*Gradisca, signor professore, gli atti della mia distintissima considerazione.*

Il R. ministro, Fasciotti.

*Chiarissimo signor Nicola Iorga, membro del comitato direttivo dello Istituto di studi intorno all' Europa ostro-orientale.*

Bucarest.“